

SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
 Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures!
 Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?
 Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
 Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
 J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
 On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;
 Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
 Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
 Je saurai profiter de cette intelligence
 Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance.¹

1. Le sens et la construction exigeraient en prose que l'on répêât la négation. On ne peut pardonner cette licence à la poésie que parce que le sens est si clair qu'il n'y a pas lieu à se méprendre. Mais la licence est forte, et il ne faudrait pas l'imiter. Je ne sais même si Racine l'a risquée deux fois. (L.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
 Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous :
 Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
 Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
 Par combien de serments dont je n'ai pu douter,
 Vient-il de me convaincre et de nous arrêter!
 Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
 Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
 Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
 Achille en veut connoître et confondre l'auteur.
 Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez : je consens qu'on le croie.
 Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
 Et ressens votre joie autant que je le puis.
 Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
 Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
 Je l'attends. Mais, avant que de passer plus loin,

J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
 Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
 Tout y ressent la guerre et non point l'hyménée,
 Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
 Un autel hérissé de dards, de javelots,
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille ;
 Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
 Dans un état indigne et de vous et de moi.
 M'en croirez-vous ? Laissez, de vos femmes suivie,
 A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Qui ? moi ! que, remettant ma fille en d'autres bras,
 Ce que j'ai commencé je ne l'achève pas !
 Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
 Je refuse à l'autel de lui servir de guide ?
 Dois-je donc de Calchas être moins près que vous ?
 Et qui présentera ma fille à son époux ?
 Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée :
 Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis ;
 Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
 Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
 Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.¹

1. Clytemnestre, qui parle ainsi, est la même femme qui dit au deuxième acte qu'il ne faut voir dans Achille que le dernier des hommes. C'est là connaître le cœur humain, et peindre les passions avec vérité. (G.)

Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
 Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
 Daignez à mon amour accorder cette grâce.
 J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
 D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
 Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
 Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
 Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
 Vous avez entendu ce que je vous demande,
 Madame : je le veux, et je vous le commande.
 Obéissez.¹

1. Dans le poëte grec, Clytemnestre résiste aux ordres d'Agamemnon. Quelques critiques ont dit que cette résistance produisait plus d'effet que la soumission très-bien motivée que lui donne Racine. Comment n'ont-ils pas vu que c'est un inconvénient très-grave que de compromettre à ce point l'autorité d'Agamemnon comme époux et comme roi, et que cela vise de très-près au comique dans la plus tragique des situations ? Combien, au contraire, toutes les bienséances sont ménagées quand Agamemnon, après avoir compté sur la *complaisance* de Clytemnestre pour son mari, s'explique enfin en maître, et, après avoir dit :

Je le veux, et je vous le commande.
 Obéissez,

se retire sans attendre de réplique, et comme ne doutant pas d'être obéi ; quand Clytemnestre elle-même, ne sachant à quoi attribuer cet ordre imprévu, se console par cette pensée si touchante et si maternelle :

Ma fille, ton bonheur me console de tout ! (L.)

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE.

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnoître?
Me croit-il à sa suite indigne de paroître?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejailisse?
Mais n'importe; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout!¹
Le ciel te donne Achille; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, madame, à mon empressement :
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
Il en croit mes transports; et, sans presque m'entendre,²

1. Il y a de l'adresse à couvrir cette petite mortification, qui se perd, pour ainsi dire, dans les jouissances de l'amour maternel. L'observation de toutes ces bienséances est un des avantages du théâtre français sur celui de toutes les autres nations. (L.)

2. Ces vers vont au-devant du reproche qu'on pouvait faire à Racine

Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.¹
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les dieux vont s'apaiser : du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCÈNE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, ÉGINE, DORIS.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous;

d'avoir laissé trop peu de temps à l'entrevue d'Agamemnon et d'Achille : Clytemnestre n'a eu que le temps de dire douze vers, et l'explication est finie, tout est arrangé et conclu. Mais on conçoit aisément qu'Agamemnon devait être trop confus et trop embarrassé pour soutenir un long entretien avec Achille. (G.)

1. Cette fausseté d'Agamemnon, qui partout ailleurs serait odieuse, n'est ici que la preuve du malheur de sa situation, qui le réduit à cet excès de faiblesse. (G.)

Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore ;
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse :
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colère !)
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien par d'utiles secours,¹
Réparer promptement mes injustes discours !
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage :
Elle est votre captive ; et ses fers, que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée,
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendre sa victoire,²
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,

1. Le poëte n'a pas manqué un seul trait pour rendre Iphigénie intéressante. Lorsqu'on présume qu'Iphigénie n'est occupée que de son bonheur, son premier soin est de réparer l'injure qu'elle croit avoir faite à Ériphile. (L. B.)

2. *Attendrir sa victoire*, expression neuve et poétique, pour dire *se laisser attendrir dans sa victoire*. Tout le monde, dit La Harpe, entend ce que c'est qu'*attendrir la victoire*, qui est par elle-même, comme dit Cicéron, insolente et cruelle.

Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive ;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, madame ?

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, et sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs ?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie ;
Je vois marcher contre elle une armée en furie ;
Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aie caché un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse : il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, ARCAS, ÉGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander : ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous!

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puissiez défendre.¹

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret :
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête;
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

1. Quelques éditeurs ont ainsi corrigé ce vers,
Je ne vois plus que vous qui la puissiez défendre;
mais toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur donnent le vers
tel qu'il est ici.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craignons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.¹

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon père!

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

1. Quel changement dans la situation des personnages! Quel tableau
présentent au spectateur la douleur et l'indignation de Clytemnestre, la
douleur et la consternation d'Iphigénie, la surprise et la fureur d'Achille,
la joie cruelle et les espérances d'Ériphile! et c'est un vers très-ordinaire
qui produit toutes ces beautés! Voilà le grand art de la tragédie, le grand
secret de plaire et de toucher. (A. M.)

ARCAS.

Ah! seigneur! plût au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable?

IPHIGÉNIE.

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée!

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, la relevant.

Ah! madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune;¹
Ce triste abaissement convient à ma fortune :

1. La fière Clytemnestre tombant aux pieds d'Achille, pour lui demander la vie de sa fille, offre une situation bien touchante, que Racine doit à Euripide.

Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort.*
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Après de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier!
Une reine à mes pieds se vient humilier!
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,

* VAR. Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.

Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes !
 Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi ?
 Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
 L'outrage me regarde ; et, quoi qu'on entreprenne,
 Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
 Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
 C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
 Et punir à la fois le cruel stratagème
 Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

IPHIGÉNIE.

Ah ! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi ! madame ! un barbare osera m'insulter ?
 Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage ;
 Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
 Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux ;
 Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
 Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
 Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
 Content et glorieux du nom de votre époux,
 Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous :
 Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,¹
 C'est peu de violer l'amitié, la nature ;
 C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
 Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
 D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
 Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
 Que ma crédule main conduise le couteau,
 Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau !

1. Dans les deux premières éditions (1675 et 1676), il n'y a point de virgule après *sanguinaire*.

Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
 Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?
 Quoi donc ! à leur fureur livrée en ce moment,
 Vous iriez à l'autel me chercher vainement ;
 Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
 En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?
 I faut de ce péril, de cette trahison,
 Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
 A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
 Madame, vous devez approuver ma pensée,
 Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
 Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! si vous m'aimez, si, pour grâce dernière,
 Vous daignez d'une amante écouter la prière,
 C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver :
 Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
 Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
 Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père ? Après son horrible dessein,
 Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
 Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
 Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
 Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
 Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
 Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
 Et, loin d'oser ici, par un prompt changement,

Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que jé vous aime
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare,
Il ne gémissé pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdrait-il s'il pouvoit me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi! madame! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte!
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse?
On me ferme la bouche? on l'excuse? on le plaint?
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint?
Triste effet de mes soins! est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre âme?

IPHIGÉNIE.

Ah! cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante;
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,

Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!¹
Qui sait même, qui sait si le ciel, irrité,
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle!

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma princesse, vivez!

SCÈNE VII.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez.²
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage :
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, madame, et je vais lui parler.

1. Après ce vers, les quatre vers suivants ont été supprimés dans l'édition de 1697 :

Quel trouble! quel torrent de mots injurieux
Accusait à la fois les hommes et les dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie!

2. Voyez comme le poète fait avancer le péril à chaque scène. Clytemnestre espérait fléchir ou intimider Agamemnon, il a refusé de la voir : des gardes l'ont repoussée. Et comme toute cette scène qui termine l'acte est animée et menaçante! (L.)

IPHIGÉNIE.

Ah! madame!... Ah! seigneur! où voulez-vous aller?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille?

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux,

Madame, retenez un amant furieux :
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité ;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée ;
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous?

ACHILLE.

Enfin vous le voulez : il faut donc vous complaire,
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salulaire :
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles ;
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(A Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer :
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas :
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.